

Gábor CSÍKY

L'obsession de la mort dans les *Mémoires d'outre-tombe* de Chateaubriand

Il est difficile de ne pas voir, dès le premier instant, cette curiosité morbide dont est imprégné ce gigantesque autoportrait : *Dans l'Édition de la Pléiade, sur 1964 pages, il y en a 623 où la mort est mentionnée ou décrite, soit un tiers.*¹ L'idée de la mort est omniprésente dans cette œuvre, ainsi que dans toute la production littéraire de l'auteur : on pourrait dire, sans vouloir simplifier la complexité de l'univers chateaubrianesque, que l'exploitation de la thématique de la mort constitue l'essence même de son écriture.

Les bouleversements profonds de la société française marquent, de manière indélébile, la vision du monde de l'auteur. Le contexte historique - la fin de l'Ancien Régime, les guerres napoléoniennes si lourdes en vie humaines - tous ces événements extérieurs ne sont pas sans rapport avec cette obsession de la mort qui s'impose à la conscience des écrivains français du début du 19^e siècle. L'aspect psychologique de son œuvre n'est pas d'une importance moindre : la lecture psychanalytique des *Mémoires* pourraient nous éclaircir sur ce point.²

Dans le cadre de cette analyse, nous essayerons de révéler la multiplicité et la diversité des méditations chateaubrianesques sur l'idée obsédante de la mort, comme elle apparaît dans les *Mémoires d'outre-tombe*.

L'homme de la mort

Chateaubriand se considère comme un homme de la mort, il est l'homme de la mort par excellence, immortel par ses œuvres. Il oppose les grandeurs apparentes et éphémères de la vie humaine à une existence d'outre-tombe de l'homme du génie, plus permanente que l'existence première ; les hommes de la vie « rassasiés de plaisirs » s'opposent complètement aux idéaux revendiqués par les âmes romantiques. Chateaubriand donne la définition de l'homme de la mort dans la Quatrième Partie des *Mémoires d'outre-tombe*, dans le passage consacré à Talleyrand. Ce portrait est inséré dans toute une série de

¹ Linda CYPRES, *Une définition de la mort dans les « Mémoires d'outre-tombe »*, Actes du congrès de Wisconsin pour le 200^e anniversaire de la naissance de Chateaubriand, Genève, Droz, 1970, p. 133.

² Cf. l'amour incestueux vis-à-vis de sa soeur Lucile, sa haine invincible à l'égard de son père, etc.

nécrologies : celles de La Fayette, d'Armand Carrel et de Charles X. Pour Chateaubriand, Talleyrand n'est qu'un traître de la monarchie française, et responsable de l'arrestation et de l'exécution du duc d'Enghien.³ Talleyrand fait partie des « hommes de la vie » voués à l'oubli aux yeux des générations futures :

Notre espèce se divise en deux parts inégales : les hommes de la mort et aimés d'elle, troupeau choisi qui renaît; les hommes de la vie et oubliés d'elle, multitude de néant qui ne renaît plus. L'existence temporaire de ces derniers consiste dans le nom, le crédit, la place, la fortune; leur bruit, leur autorité, leur puissance s'évanouissent avec leur personne : clos leur salon et leur cercueil, close est leur destinée. (II. 904)⁴

Chateaubriand veut que la postérité se souvienne de lui, la gloire au-delà du tombeau le fascine : c'est la récompense, d'une certaine manière, de son existence malheureuse. Le malheur et les souffrances d'ici-bas semblent être indispensables à une seconde existence de l'homme créateur. Ceux qui créent des choses immortelles ne meurent pas complètement aux yeux de la postérité, alors que les « hommes de la vie » ne peuvent pas échapper au néant qui les attend : ⁵

Mais comme, en dernier résultat, M. de Talleyrand n'a pas pu transformer son désœuvrement en chefs-d'œuvre, il est probable qu'il se trompait en parlant de la nécessité de se défaire du temps : on ne triomphe du temps qu'en créant des choses immortelles; par des travaux sans avenir, par des distractions frivoles on ne le tue pas: on le dépense. (II. 902)

Cette création n'est pas uniquement et exclusivement artistique ou littéraire : cela peut être l'œuvre de personnes qui ont marqué profondément l'histoire. Chateaubriand compare les « deux mandataires de la Providence » dans le passage sur le « parallèle de Washington et de Bonaparte ». Il aurait pu faire cette comparaison après le récit de sa rencontre avec Napoléon, mais il craint la mort qui peut subitement mettre fin à son ouvrage. Washington apparaît ici comme un personnage positif qui ne dépasse jamais « la stature humaine ». Il est exactement le contraire de Napoléon, car *il n'est point aux prises avec les capitaines les plus habiles et les plus puissants monarques du temps*, il ne se permet pas de jouer ce qui ne lui appartient pas, et aux bois où brilla l'épée de Washington on trouve un monde et non pas des tombeaux. L'image de Napoléon est

³ Voir Pierre-Louis REY, *Une figure de régicide : le prince de Talleyrand*, Cahiers Textuel n°6, Chateaubriand, Mémoires d'outre-tombe, IVe Partie, février 1990, pp. 31-36.

⁴ Références aux *Mémoires d'outre-tombe*, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1951.

⁵ *Ni héros, ni poète, Talleyrand n'a nulle reconnaissance à attendre de la postérité. Exécuté et enseveli à la hâte dans les fossés de Vincennes, le duc d'Enghien n'a pas reçu de sépulture. Au régicide voué à l'éphémère, Chateaubriand refuse pareillement un tombeau.* Pierre-Louis REY, *Op. cit.*, p. 36.

essentiellement négative : il incarne l'homme qui se situe aux antipodes de Washington. Le 5 mai 1821 est la date de la mort de Napoléon, et c'est à propos de cet événement que Chateaubriand fait le bilan malveillant de l'œuvre de l'empereur des Français, en opposant la lenteur créatrice de Washington à la hâte destructrice de Bonaparte. L'image attendrissante de la mort du premier qui s'endort s'oppose à celle de Napoléon qui expire, et qui n'inspire qu'une indifférence profonde. Bien que Chateaubriand soit très critique à l'égard de Napoléon, il n'est pas sans reconnaître la vraie grandeur de celui-ci. L'ampleur de son œuvre assure à Bonaparte une seconde existence après sa mort, alors que ses contemporains restés dans l'ombre s'effaceront pour toujours de la scène du monde. Chateaubriand fait ces mêmes réflexions sur la grandeur de Bonaparte, homme de la mort, lorsqu'il décrit ses funérailles :

Comme en dernier résultat tout marche à ses fins, le terrible esprit de nouveauté qui parcourait le monde, disait l'empereur, et auquel il avait opposé la barre de son génie, reprend son cours ; les institutions du conquérant défont ; il sera la dernière des grandes existences individuelles ; rien ne dominera désormais dans les sociétés infimes et nivelée s ; l'ombre de Napoléon s'élèvera seule à l'extrémité du vieux monde détruit, comme le fantôme du déluge au bord de son abîme : la postérité lointaine découvrira cette ombre par-dessus le gouffre où tomberont des siècles inconnus, jusqu'au jour marqué de la renaissance sociale. (I. 1026)

Chateaubriand ne parle pratiquement jamais de ses écrivains contemporains, il se contente d'évoquer les auteurs morts dans ses *Mémoires*. On sait que la présentation de Victor Hugo est réduite à ses débuts anti-napoléoniens ; Lamartine et Nodier sont à peine mentionnés. Les auteurs vivants n'arrivent pas à pénétrer l'esprit de Chateaubriand qui, au cours de cette quête de soi qu'est son autobiographie, fait semblant d'ignorer jusqu'à leur existence⁶. Son culte à l'égard des morts littéraires préparerait, en quelque sorte, sa gloire posthume ; il se range parmi les écrivains morts pour mieux voir sa propre valeur d'écrivain : cet hommage aux auteurs défunts n'est pas sans rapport avec l'approche menaçante de sa mort et accentue cette position « d'outre-tombe » qu'il aimerait occuper dès le début de l'ouvrage. Chateaubriand, homme de la mort, ne peut être consolé que par les morts : son génie communique avec ses illustres prédécesseurs et évoque la mémoire de ses ancêtres. Le triomphe posthume préoccupe avant tout l'esprit agité de l'écrivain ; il lutte contre le néant qui l'attend et qui l'engloutit, mais auquel il survivra grâce à son œuvre, destinée à la postérité. La mort perd ainsi son caractère essentiellement négatif car,

⁶ Sans interlocuteurs dignes de lui dans la littérature d'ici-bas, il dialoguera avec les morts, ceux de jadis et de naguère. Mais là encore, il a ses têtes. Il n'écorne qu'en passant Goethe, Walter Scott ou Bernardin de Saint-Pierre. Il trie sur le volet les grands absents admis au rang de duettistes : Voltaire, Rousseau, Mme de Staël, Byron. La mort aère. José-Luis DIAZ : *Le sourire du fantôme : le sacre romantique de l'écrivain*, « Cahiers Textuel n°6, Chateaubriand, Mémoires d'outre-tombe », IVe Partie, février 1990, p. 84.

au lieu d'une destruction, elle promet une seconde existence pour l'homme de génie.⁷ Chateaubriand homme disparaît, mais ses œuvres subsistent, le caractère essentiellement sombre de la vie de l'homme du génie prépare sa gloire au-delà du tombeau : *Le génie est un Christ ; méconnu persécuté, battu de verges, couronné d'épines, mis en croix pour et par les hommes, il meurt en leur laissant la lumière et ressuscite adoré.* (II. 811)

La certitude religieuse

Chateaubriand trouve une consolation dans la religion chrétienne : la mort apparaît comme la fin des supplices de la vie, et dans ce sens elle représente la bonté de Dieu. Les origines du christianisme sont très fortement attachées à l'idée de la mort (cf. *Génie du christianisme*), et les réflexions chateaubrianesques sur la destinée humaine font souvent référence aux convictions de la religion. Mais Chateaubriand reste toujours un esprit fondamentalement sceptique,⁸ même pendant ses années de vieillesse, et la religion chrétienne occupe une place contradictoire dans ses pensées. Il affirme sans cesse la sincérité de sa conviction religieuse qui ne l'empêche pourtant pas d'éprouver une angoisse perpétuelle face à la mort.

Bien que la foi catholique exerce une influence profonde sur l'esprit du jeune Chateaubriand, il ne retrouve la foi qu'après la mort de sa mère et celle de sa sœur en 1799. Pendant ses longues années d'émigration en Angleterre, lorsqu'il compose son ouvrage intitulé *Essai historique sur les révolutions anciennes et modernes considérées dans leur rapport avec la révolution française*, il s'éloigne considérablement de la conviction religieuse de sa jeunesse. Les écrits de Chateaubriand font souffrir sa mère, et l'écrivain ne peut pas supporter l'idée d'avoir empoisonné les vieux jours de la femme qui [le] porta dans ses entrailles,⁹ il veut détruire l'*Essai* : *s'il m'eût été possible d'anéantir l'ouvrage, je l'aurais fait sans hésiter.* Mais pour réparer sa faute, il ne suffit pas de détruire, il doit expier [s]on premier ouvrage par un ouvrage religieux. La volonté d'expier ses erreurs après la mort de sa mère aboutit à la genèse du *Génie du christianisme*. Le sentiment de culpabilité, la mort de sa mère et celle de sa sœur aboutissent à la conversion de Chateaubriand :

⁷ Donc, une mort progressive, qui s'attaque aux membres d'abord, puis monte à travers la chair. Le regard reste intact et avec lui l'intelligence, puis l'opacité le gagne, et c'est la fin. Seule dure encore l'obstination du génie, l'acharnement vers la perfection d'art, qui penchent ce moribond sur un manuscrit immortel. Marie-Jeanne DURRY : *La vieillesse de Chateaubriand (1830-1848)*, Champion-Slatkine, 1986, p. 347.

⁸ Accoutumé à écrire sans conviction, il ne s'attachait à aucun principe. Ses opinions étant celles de la phrase qu'il avait tournée, surtout si elle était brillante. L'auteur du *Génie du Christianisme* m'avouait, en 1820, qu'il avait fait tout au monde pour devenir croyant, et gémissait de n'avoir pu y parvenir. A la fin de sa vie, il avait pris l'attitude de la plus haute dévotion, l'approche fréquente des sacrements, les heures de méditation devant l'autel, enfin tout l'appareil et l'ostentation de la vie dévote. Il donnait pour motif à quelqu'un qui s'en étonnait que c'était pour lui affaire de convenance. Il y avait de plus un calcul de cette renommée qu'il courtisait dans le présent et dans l'avenir. VITROLLES, cité par Marie-Jeanne DURRY, *Op. cit.*, p. 570.

⁹ *Mémoires d'outre-tombe*, tome I, p. 398.

Quand la lettre me parvint au-delà des mers, ma sœur elle-même n'existait plus ; elle était morte aussi des suites de son emprisonnement. Ces deux voix sorties du tombeau, cette mort qui servait d'interprète à la mort, m'ont frappé. Je suis devenu chrétien. Je n'ai point cédé, j'en conviens, à de grandes lumières surnaturelles: ma conviction est sortie du cœur ; j'ai pleuré et j'ai cru. (I. 398)

Malgré les fortes impressions de son enfance il lui est impossible de se fondre en Dieu ; il veut croire, car c'est la seule possibilité d'échapper à son nihilisme et de continuer à écrire.¹⁰ Il aborde la question de la renommée au-delà du tombeau à travers l'exemple de Shakespeare ; il examine cette problématique du point de vue des différentes conceptions de la mort. Chrétien, déiste ou athée, il n'y a qu'une seule chose à atteindre grâce à la création artistique : une seconde existence après la mort, à travers des œuvres d'art, ne serait qu'une vanité sans la volonté incessante de mettre fin aux misères des générations à venir. L'homme créateur apporte un secours moral à ses futurs lecteurs ; la grandeur de son âme et son dévouement l'élèvent vers Dieu. La mort, et elle seule peut délivrer l'homme de sa condition désespérée ; la fin des supplices de la vie ne fait que dégager l'homme d'un poids excessif qui le fait succomber. Les désillusions de ce monde annoncent la vie éternelle, et tout ce qui la précède n'est qu'une série d'événements éphémères et dérisoires :

Dieu de grandeur et de miséricorde ! vous ne nous avez point jetés sur la terre pour des chagrins peu dignes et pour un misérable bonheur ! Notre désenchantement inévitable nous avertit que nos destinées sont plus sublimes. Quelles qu'aient été nos erreurs, si nous avons conservé une âme sérieuse et pensé à vous au milieu de nos faiblesses, nous serons transportés, quand votre bonté nous délivrera, dans cette région où les attachements sont éternels ! (I. 447-448)

Chateaubriand dit clairement dans sa conclusion que *l'idée chrétienne est l'avenir du monde*.¹¹ Selon l'écrivain on doit tout au Christ, et c'est le « Sauveur » qui est à l'origine de la civilisation et de la philosophie. Sa vision de l'avenir a un très fort aspect

¹⁰ Selon Chateaubriand, la mort de sa mère, puis celle de sa sœur, auraient frayé le chemin à la grâce (...). Au lieu de suspecter la sincérité de cette conversion, il faut comprendre son sens : qu'elle surgisse dans une expérience de la dérélition, cela ne fait guère de doute ; mais elle actualise aussi, à sa manière, un besoin plus diffus de se retremper dans une certitude, de rejoindre une communauté, de retrouver une identité. On ne saurait non plus réduire à une simple conduite régressive de retour à la religion maternelle ce qui déboucha sur la réorientation de toute une vie. Par son adhésion renouvelée à la promesse de son baptême, Chateaubriand ne se replie pas sur le passé. Le Dieu chrétien lui restitue au contraire la plénitude de son avenir. En réaffirmant une espérance et une foi, le gentilhomme déraciné réaffirme une volonté. Il découvre, sans le savoir, un moyen à sa portée de « reprendre » au réel, donc de continuer à écrire. Jean-Claude BERCHET, *Atala, René, Les Aventures du dernier Abencérage*, Flammarion, 1996, p. 20.

¹¹ *Mémoires d'outre-tombe*, tome II, p. 930.

religieux, et il parle du triomphe des idées chrétiennes ; les différents changements du monde ne seraient que des étapes successives vers une société parfaite ; le destin de l'homme et celui de l'Histoire sont les mêmes. Chateaubriand suggère l'idée de la fin de l'Histoire, et on pourrait parler d'une « eschatologie chrétienne ».¹² Il ne peut pas imaginer l'avenir du monde sans le christianisme catholique qui *renferme les trois grandes lois de l'univers, la loi divine, la loi morale, la loi politique*. Il critique « la société individuelle et philosophique » qui ne peut, en aucune façon, remplacer la religion qui devient ainsi son « seul abri » :

Mais dites-le moi, par pitié, où trouverai-je une famille et un Dieu dans la société individuelle et philosophique que vous me proposez ? Dites-le moi, et je vous suis ; sinon ne trouvez pas mauvais que je me couche dans la tombe du Christ, seul abri que vous m'avez laissé en m'abandonnant. (II. 931)

Il affirme la sincérité de son sentiment religieux, et parle d'une nouvelle période de la « religion du libérateur » qu'est « la période politique, liberté, égalité, fraternité » qui vient de commencer. Le christianisme de ses dernières années n'a rien à voir avec l'incrédulité de l'*Essai sur les Révolutions*. L'angoisse métaphysique ne parviendra jamais à effacer les beautés et les vertus du christianisme ; l'auteur du *Génie* n'oubliera jamais ce que l'homme doit à la foi chrétienne. Tout ce qu'il a vu et fait pendant sa longue existence le ramènent au christianisme, ses désillusions à l'égard des choses terrestres rendent sa certitude religieuse plus ferme et plus solide :

Non, je n'ai point fait une gageure avec moi-même : je suis sincère ; voici qui m'est arrivé : de mes projets, de mes études, de mes expériences, il ne m'est resté qu'un détromper complet de toutes les choses que poursuit le monde. Ma conviction religieuse, en grandissant, a dévoré mes autres convictions ; il n'est ici-bas chrétien plus croyant et homme plus incrédule que moi. (II. 932)

L'inquiète de la postérité

L'apaisement de l'esprit de l'auteur des *Mémoires*, malgré la certitude religieuse, ne se fait pas sans contradictions : le sort imprévisible de son œuvre, ainsi que le jugement de la postérité ne cessent pas de l'inquiéter. Les « erreurs de distance » ne sont point négligeables, parce qu'elles empêchent de voir les aspects négatifs du caractère d'une personne célèbre. Chateaubriand met en cause le jugement des générations futures, et plus

¹² Michel BAUDE, *Avenir du moi, avenir du monde*, « Cahiers Textuel n°6, Chateaubriand, Mémoires d'outre-tombe », IV^e Partie, février 1990, p. 28.

particulièrement l'exercice de la faculté de celles-ci à bien juger les choses d'une époque passée :

La postérité n'est pas aussi équitable dans ses arrêts qu'on le dit ; il y a des passions, des engouements, des erreurs de distance comme il y a des passions, des erreurs de proximité. Quand la postérité admire sans restriction, elle est scandalisée que les contemporains de l'homme admiré n'eussent pas de cet homme l'idée qu'elle en a. (I. 868-869)

Chateaubriand vieillissant ne se sent pas attiré par l'avenir, il ne regrette pas ce qu'il n'a pas pu faire. Il se plaint de vieillir, parce que le monde qui l'entoure ne cesse de changer et la mort ne lui laisse plus d'espérance. Bien qu'au fond il reste toujours le même, il ne peut échapper à l'effet néfaste du temps ; les choses et les personnes qu'il aime disparaissent ainsi que les attachements aux événements d'autrefois. Il a quelque chose d'inébranlable et d'immobile dans ses convictions qui aboutissent à une attitude essentiellement contradictoire : tout en restant fidèle aux valeurs d'un monde du passé, il prophétise les transformations de la société. Chateaubriand fait des allusions, de manière dédaigneuse, au jugement de la postérité : c'est une contradiction insoluble, car la postérité, et elle seule, pourrait lui assurer une seconde existence après la mort. L'écrivain veut entrer définitivement dans la postérité sans se faire la moindre illusion du caractère fortuit et injuste de « l'opinion » :

Je rougirais de me montrer entre Byron et Jean-Jacques, sans savoir ce que je serai dans la postérité, si ces Mémoires devaient paraître de mon vivant ; mais quand ils viendront en lumière j'aurai passé et pour jamais, ainsi que mes illustres devanciers, sur ce rivage étranger ; mon ombre sera livrée au souffle de l'opinion, vain et léger comme le peu qui restera de mes cendres. (II. 794)

A la fin de l'épisode consacré à Charlotte Ives, Chateaubriand s'interroge sur son talent et sur son œuvre. Son sort au-delà de la tombe est incertain, et on ressent l'angoisse déchirante qui l'envahit progressivement. Les générations à venir doivent le considérer comme un auteur digne d'estime, afin de pouvoir assurer la victoire de son œuvre sur le temps.¹³ Il ignore l'opinion de ces « générations nouvelles » qui ne prêteront aucune

¹³ La joie proustienne du passé retrouvé par les vertus de la mémoire affective n'est, en effet, que brève et même illusoire. Si Proust s'est plu à multiplier les expériences de mémoire affective, le goût de la madeleine, les deux pavés inégaux, le tintement de la cuiller, la raideur de la serviette, c'est que ces instants privilégiés sont, en dernière analyse, des mementos qui l'incitent à conserver par l'art le trésor rendu à sa mémoire. C'est ici que l'auteur de la Recherche se rencontre avec Chateaubriand chez qui ces expériences fulgurantes déclenchent régulièrement un réflexe créateur. Chez Proust comme chez Chateaubriand, la mémoire permet encore une synthèse embrassant passé et présent, mais le temps presse pour donner aux souvenirs un asile moins fragile que la tête d'un homme. Merete GREVLUND, *Paysage extérieur et paysage intérieur dans les « Mémoires d'outre-tombe »*, Paris, Nizet, 1968, p. 203.

attention à ses idées. Cette peur d'être anachronique aux yeux de la postérité s'explique par le fait que le mépris éventuel de son futur public pourrait ruiner son unique moyen d'échapper au néant menaçant. Il ignore le jugement de la postérité, et ses doutes engendrent l'inquiétude :

Est-il certain que j'aie un talent véritable et que ce talent ait valu la peine du sacrifice de ma vie ? Dépasserai-je ma tombe ? Si je vais au-delà, y aura-t-il dans la transformation qui s'opère, dans un monde changé et occupé de toute autre chose, y aura-t-il un public pour m'entendre ? Ne serais-je pas un homme d'autrefois, inintelligible aux générations nouvelles ? Mes idées, mes sentiments, mon style même, ne seront-ils pas à la dédaigneuse postérité choses ennuyeuses et vieilles ? (I. 371)

La postérité lointaine est souvent injuste, elle oublie non seulement les gens obscurs des époques précédentes, mais aussi les personnages prééminents de l'Histoire : une indifférence profonde du peuple à l'égard de la nouvelle qui annonce la mort de Napoléon et de Louis XVI constituent les meilleurs exemples de cette absence d'intérêt. Dans la *Récapitulation de ma vie*, Chateaubriand aborde directement la problématique de l'existence de ces *Mémoires* après sa mort, mais les spéculations du vieillard sur le sort inconnu de son œuvre sont loin d'être rassurantes. L'homme de génie, en sacrifiant toute sa vie à composer son œuvre, ne peut pas être certain de sa récompense : le chef-d'œuvre qui ne passe pas à la postérité cesse définitivement d'exister dans la mémoire des hommes. La véritable existence d'outre-tombe des *Mémoires* ne commence qu'avec sa publication posthume, et les réactions de ses lecteurs futurs sont complètement imprévisibles pour l'écrivain :

L'ouvrage inspiré par mes cendres et destiné à mes cendres subsistera-t-il après moi ? Il est possible que mon travail soit mauvais ; il est possible qu'en voyant le jour ces Mémoires s'effacent : du moins les choses que je me serais racontées auront servi à tromper l'ennui de ces dernières heures dont personne ne veut et dont on ne sait que faire. (II. 934)

Vanitas vanitatum, et omnia vanitas

La vanité, le temps dévastateur, l'insignifiance des grandeurs terrestres : ces réflexions hantent, de manière incessante, l'esprit de l'auteur. L'évocation poétique des misères de l'existence n'aboutit pas toujours à une conclusion positive ; le sentiment déchirant du

néant inévitable est l'une des caractéristiques fondamentales des *Mémoires*.¹⁴ Tout est englouti par le même abîme, tout est réduit en poussière : ses réflexions sur le vide effrayant témoignent de son pessimisme vis-à-vis de la mort. L'angoisse face au néant exaspère Chateaubriand, d'autant plus qu'il affirme son appartenance à une génération dont il est le seul survivant. Il est incapable de comprendre la raison pour laquelle il est condamné à survivre à tous les siens.¹⁵ Éloigné des générations nouvelles, il souffre de son isolement progressif et s'interroge incessamment sur le sens de son existence. Le caractère éphémère des liaisons humaines l'oblige à se séparer des autres ; son éloignement de la société et son retour perpétuel à une vie solitaire mettent en évidence le nihilisme de l'écrivain : *Toujours regretter ce qu'il a perdu, toujours s'égarer dans les souvenirs, toujours marcher vers la tombe en pleurant et s'isolant : c'est l'homme.* (II. 763)

Chateaubriand envie celui qui est capable d'attendre patiemment le moment ultime de sa vie, comme *un de ces vieux Arabes du rivage* qui ne donne le moindre signe d'émotion ou de trouble devant sa mort prochaine. L'auteur préfère la compagnie des morts à celle des vivants, il veut fuir les attachements et s'isoler du monde. Il veut savoir ce qui l'attend après le moment fatal ; il contemple les cimetières et assiste aux funérailles. L'enterrement se réduit souvent au « silence éternel », et on a beau chercher des idées consolatrices dans la religion. Le spectacle des tombes lui permet d'avoir un point de vue particulier : il ressent l'insignifiance des querelles religieuses, les désillusions de la vie et toute la petitesse de la condition humaine. Chateaubriand exprime sa vision funeste du monde à travers un calcul arithmétique inattendu et surprenant, l'existence humaine apparaît ici comme une épidémie qui ne cesse d'anéantir l'humanité et rend impossible toute forme de bonheur :

La population générale du globe est évaluée de onze à douze cents millions ; il meurt un homme par seconde : ainsi, à chaque minute de notre existence, de nos sourires, de nos joies, soixante hommes expirent, soixante familles gémissent et pleurent. La vie est une peste permanente. Cette chaîne de deuils et de funérailles qui nous entortille, ne se brise point, elle s'allonge ; nous en formerons nous-mêmes un anneau. Et puis, magnifions l'importance de ces catastrophes, dont les trois quarts et demi du monde n'entendront jamais parler ! Haletons

¹⁴ Les *Mémoires* sont pleins de la même pensée ; un thème lyrique, vieux comme l'humanité et comme la mort, - le sentiment de la vanité de nos entreprises, de l'irréversible passé, de la fuite des jours - en compose la trame : «Sicut nubes... quasi naves... velut umbra...». C'est le mot de Job qu'il a voulu inscrire au seuil de ses *Mémoires*, le mot que tant de poètes ont répété, depuis Villon jusqu'à Lamartine. Pierre MOREAU, Chateaubriand, Paris, Hatier, 1956, p. 236.

¹⁵ Pourquoi ai-je survécu au siècle et aux hommes à qui j'appartenais par la date de ma vie ? Pourquoi ne suis-je pas tombé avec mes contemporains, les derniers d'une race épuisée ? Pourquoi suis-je demeuré seul à chercher leurs os dans les ténèbres et la poussière d'une catacombe remplie ? Je me décourage de durer. In *Mémoires d'outre-tombe*, tome I, p. 1033.

après une renommée qui ne volera pas à quelques lieues de notre tombe! (I. 259)

Nous faisons partie de cette « chaîne », et c'est à travers notre propre mort que nous pouvons entrevoir la vanité de notre existence ; le nihilisme fondamental qui émane de ces phrases est frappant. L'impossibilité de dépasser le moment fatal et le caractère irréalisable du bonheur témoignent d'un état d'esprit déchirant. L'auteur a une vision sinistre de la vie ; il insiste sur le sentiment de perte inconsolable et sur l'évocation douloureuse de ses souvenirs. Le spectacle sinistre des tombes constitue un véritable point d'interrogation métaphysique. Les réflexions philosophiques sont plutôt suggérées que décrites, mais la contemplation des tombeaux aboutit moins à la consolation religieuse qu'au vertige de l'infini. Chateaubriand admet le fait qu'il est inutile de regarder toujours en arrière, mais cette affirmation douloureuse ne fait qu'intensifier le sentiment de perte, et n'a rien d'une résignation raisonnable. Sa mélancolie est très sensible face à ce vide qui n'épargne personne : *Bacon, Newton, Milton, sont aussi profondément ensevelis, aussi passés à jamais que leurs plus obscurs contemporains. (I. 355)*

Le temps dévastateur montre la vanité de l'homme et suggère une mélancolie profonde que seule la religion pourrait apaiser. Les réflexions chateaubrianes sur la fuite des jours se multiplient à Rome,¹⁶ car les ruines historiques font apparaître à l'esprit de Chateaubriand les ruines de sa propre vie, ces associations d'idées font la liaison entre les deux existences. La ville de Rome symbolise l'anéantissement de la mémoire et de l'être, et ces effacements s'effectuent par l'oubli, le mépris et la mort. La ville éternelle devient la ville de la mort par excellence, ainsi que la ville de Venise, qui va fournir à l'auteur une matière première précieuse pour ses méditations sur l'inconstance de la vie humaine. L'Histoire ne peut pas non plus le rassurer, car la disparition de personnages illustres montre bien l'impossibilité d'échapper à la destruction finale ; il a beau être voyageur, écrivain et homme d'action, il ressent mieux que personne l'inutilité de ses efforts. L'évocation des anciennes gloires les renvoie ensuite au néant, les « tombeaux » et les « catacombes » représentent l'image lugubre de l'effet du temps, le sentiment de l'éternité se mêle à celui de l'effacement :

Tout cela est fini ; supériorités et médiocrités, haines et amours, félicités et misères, oppresseurs et opprimés, bourreaux et victimes, rois et peuples, tout dort dans le même silence et la même poussière. Quel néant sommes-nous donc, s'il en est ainsi de la partie la plus vivante de l'espèce humaine, du génie qui reste comme une ombre des vieux temps

¹⁶ Non seulement l'ancienne Italie n'est plus, mais l'Italie du moyen âge a disparu. Toutefois, la trace de ces deux Italies est encore marquée dans la Ville éternelle : si la Rome moderne montre son Saint-Pierre et ses chefs-d'œuvre, la Rome ancienne lui oppose son Panthéon et ses débris ; si l'une fait descendre du Capitole ses consuls, l'autre amène du Vatican ses pontifes. Le Tibre sépare les deux gloires : assises dans la même poussière, Rome païenne s'enfonce de plus en plus dans ses tombeaux, et Rome chrétienne redescend peu à peu dans ses catacombes. In *Mémoires d'outre-tombe*, tome I, p. 500.

dans les générations présentes, mais qui ne vit plus par lui-même, et qui ignore s'il a jamais été ! (II. 97-98)

La succession des différentes étapes de l'existence, l'écoulement du temps, le passage au repos du cimetière, tout cela fait partie de la quête de soi des *Mémoires* par laquelle Chateaubriand se saisit comme un « moi », comme un sujet unique et permanent. Les *Mémoires* représentent une recherche de soi à travers le spectacle de la mort, une volonté incessante de retrouver son identité grâce à « l'écriture du moi ». Le triomphe de la création et la vanité de l'existence humaine, le ramènent toujours à la pensée de la mort, et c'est toujours en se mesurant à celle-ci qu'il réussit à découvrir son véritable « moi intérieur ». Il ne se contente jamais d'une certitude quelconque, il cherche inlassablement le sens de son existence : la mort devient ainsi une sorte de miroir pour l'écrivain, qui lui permet de comprendre sa propre personnalité.

L'attitude de l'auteur à l'égard de la mort n'est ni positif, ni négatif : il est impossible de ne pas prendre en considération le fait que ces deux aspects, au lieu de s'exclure mutuellement, coexistent tout au long du récit. La certitude et le scepticisme, la création des choses immortelles et la vanité de tout, l'éternité enfin et le néant font tous partie de cet univers particulier où la thématique de la mort, loin d'être simple ornement, constitue l'un des aspects essentiels des *Mémoires d'outre-tombe*. Chateaubriand ne peut pas renoncer à lutter contre le néant, il ne veut point se résigner à son sort qui le révolte et le pousse toujours vers des régions inconnues ; l'expérience ultime de l'impossibilité des choses terrestres devient ainsi la source inépuisable de sa création. Homme de la mort, il vit profondément et intensément dans le présent : écrivain infatigable et homme politique, la vitalité et la longévité de l'auteur ne cesse d'émerveiller sa postérité.